

3334  
Voter  
c'est abdiquer  
ses droits

Elisée RECLUS.

# LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-quatrième année. — N° 193.

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

VENDREDI 19 AOUT 1949

Le numéro : 10 francs

## Les élections allemandes

Sto

la grande joie des politiciens, des militaires, des gros industriels, des syndicalistes « asservis », le peuple allemand a voté, c'est-à-dire a encore une fois fait le jeu des forces de réaction. Et toute la presse de commenter cet événement, à ses yeux capital, et de se féliciter du pourcentage élevé — 75 0/0 — des électeurs ayant accompli leur « devoir ».

Ne nous attardons pas en regrets inutiles. Le peuple allemand n'a pas encore compris. Il comprendra un jour. Les partis qu'il a hissés au pouvoir, le « centre » et la « gauche », se chargeront bien de lui dessiller les yeux. Ne se sont-ils pas tous, plus ou moins, effacés devant Hitler ? Ne sont-ils pas tous chauvins, attachés au maintien d'un centralisme policier et administratif oppresseur que le simili-fédéralisme ne peut même dissimuler ? La défaite du parti de Renner signifie, au fond, uniquement, que l'électeur se suffit d'une façade, d'un programme et d'affirmations toutes verbales, exactement comme en France ou ailleurs.

Convenons, toutefois, que cette parodie de liberté a été soutenue par la volonté de promouvoir l'indépendance de l'Allemagne, le peuple, encore plein d'illusions électorales, ne sachant trouver d'autres voies.

Maintenant, le vote est acquis. Il est conforme aux désirs des U.S.A., c'est-à-dire à tendance nationaliste, et le P.C. a été écrasé. L'Allemagne va pouvoir faire bonne figure dans les instances internationales, et déjà Schuman annonce que la France est favorable à son admission au Conseil de l'Europe. Nous savons ce que cela veut dire : l'Allemagne de l'Ouest dans le bloc « occidental », l'Allemagne de l'Est dans le bloc oriental.

Il aurait donc été mille fois préférable que l'homme allemand ne votât point. Qu'il restât seul, isolé, refusant aux uns comme aux autres de mettre sa personne au service de forces qui poussent irrésistiblement vers la guerre.

Mais il a été trompé, comme le sont tous ceux qui ne peuvent concevoir l'organisation d'une société sans politiciens, sans police, sans armée.

Entre les mains d'aventuriers beaux parleurs, il a abandonné sa puissance, et partant, sa liberté.

De nouveaux satrapes vont régner sur l'Allemagne de l'Ouest. Les généraux américains se réjouissent et l'homme allemand, encore une fois, vient de courber le front.

## De Strasbourg à

## Shanghai

La simultanéité des événements diplomatiques de cette dernière quinzaine est peut-être ce qu'il y a de plus intéressant à noter dans la conjoncture actuelle. Comme dans un scénario bien découpé, chaque scène, chaque séquence, est à sa place et s'articule parfaitement, ne laissant aucun trou, aucun lenteur. De Strasbourg à Shanghai, et en suivant l'itinéraire compliqué : Paris, Londres, Rome, Berlin, Washington, Belgrade, Athènes, Saigon, les Philippines, l'action se développe avec un synchronisme qui n'est sûrement pas le résultat de la seule coïncidence ; l'ensemble est trop bien réglé pour que ne puisse être soupçonnée la présence de quelque invisible metteur en scène.

On a dû probablement choisir le moment de la réunion européenne de Strasbourg pour mettre le tout en branle : Pacte Atlantique, voyage des généraux américains, traité commercial italo-yugoslave, tension gréco-albanaise, déclaration de Revers de Pignon sur l'Indochine, discours d'Auriol sur le même sujet, publication du Livre Blanc américain sur la Chine, etc...

Ces événements, certes, importants, ne sont en vérité que la consécration d'un état de fait ou l'accélération de manœuvres diplomatiques amorcées depuis longtemps, comme en Adriatique, par exemple.

Les choses les plus sérieuses ne se débloquent pas sur la foire aux opinions. Elles restent le secret de chancellerie, et pendant que quelques manifestants se font matraquer sur la place de la Concorde, les diplomates des deux bords causent et sourient, n'en doutons pas.

### L'IMPUISANCE EUROPEENNE

Les questions de prestige national, les jalouxies ridicules qui ont opposé les généraux « occidentaux » entre eux, ont été bien vite apaisées. Truman ayant menacé de couper les vivres au moins signe de désobéissance. Il n'y a plus qu'une stratégie qui compte : celle de l'oncle Sam.

Il convient donc de ne pas trop s'arrêter à ces exhibitions de répétés et de sabres et de ne prêter aux déclarations des militaires que l'attention due à un écho. Par contre, la position américaine dans le monde et en Asie en particulier doit retenir notre attention.

En Europe, elle apparaît sur le plan militaire toujours aussi faible. Et il n'y a plus que cela qui compte aujourd'hui. Le réarmement de ce continent, en supposant qu'il puisse se réaliser et atteindre un potentiel suffisant, est encore à échéance bien lointaine. Mais, décidé officiellement, à la défendre, ou plutôt à la considérer comme le « Rhin américain », elle met tout en œuvre sur le plan politique, à défaut de mieux et en attendant, pour s'affirmer, s'imposer, prouver que les peuples « occidentaux » sont pour elle et contre l'U.R.S.S.

L'Union Européenne, qui tient ses assises à Strasbourg, symbolise cette si-

## RÉPONSE AU " READER'S DIGEST "

## Pour la liberté de l'avortement

Mais les éleveurs eux, se soucient de l'hygiène des étables, de la nourriture du cheptel. Il est vrai que les animaux ont une valeur marchande.

Si la maternité consciente est un sentiment qui honore l'humanité, celle puissante biologique, c'est-à-dire dépendante de toute volonté réfléchie rabaisse l'homme au niveau de la bête lorsque les conditions sociales sont hostiles à la croissance de l'enfant et au développement de ses facultés mentales. Dans un monde où le taudis, la tuberculeuse, les maladies vénériennes, l'insécurité permanente, les bas salaires, la guerre menaçante sont choses courantes, les lois réprimant l'avortement et la divulgation des méthodes anticonceptionnelles sont donc simplement criminelles.

Autour du ventre des mères, toute une propagande se développe. Propagande insidieuse, mensongeuse, prometteuse et menaçante tout à la fois. Elle est inspirée d'abord par l'Eglise toujours soucieuse d'élargir sa puissance, par les Etats, atteints de la reproduction de la chair à canon et à travail ; puis, par tout ce que l'on compte de plus bassement réactionnaire, les repoulophones genre Detel, président de la « Lutte contre l'avortement », ou bien des produits du genre gaulliste, patrons bien-pensants, politiciens de toute nuance et militaire surtout. Ce ramassis malpropre de personnes drapées dans la dignité tricolore mêle la litanie pour les familles nombreuses, mais jamais ne s'inquiète de ce qui attend l'enfant une fois qu'il sera homme. Seul compte le nombre. On n'a que faire de la qualité, la grandeur d'un pays étant, d'après eux, une question de force, de force armée bien entendu.

Si ces individus avaient le moindre respect de la personne humaine, ils orienteraient tous les efforts vers la lutte contre les armements, exigerait que les gigantesques richesses englouties en canons et tanks soient utilisées pour la reconstruction des villes. Ils s'inquiètent

**I** L'est sûrement pas de crime plus abominable que de donner la vie à un être que l'on sait destiné à la misère. Pourtant, en France comme dans presque tous les autres pays, les plus riches comme les plus pauvres, la Chine ou les U.S.A., des millions de petits innocents sont tués chaque jour dans la tourmente d'une inhumaine société. Pour le plus grand nombre, ils sont le fruit de l'inconscience, d'accidents dus à la négligence et aussi de la crapuleuse politique de lapinière qui pousse quelques brutes à faire des enfants comme d'autres font des veaux ou des porcs.

raient de savoir si l'homme peut vivre décemment dans cette société et la prévue du contraire étant faite, dénonceraient le fléau de la repopulation à outrance.

Mais on peut tout relever chez le repoulophone, sauf l'amour et l'intelligence ; il s'apparente, toute proportion gardée, à ceux qui expédièrent des hommes dans les camps de Hitler.

par ERIC-ALBERT

Tout dernièrement, à ce sujet, le « Readers Digest », dans un article intitulé « L'Avortement n'est pas seulement un crime », a atteint les limites de l'odieux et aussi de l'imbecillité. Tout le monde connaît cette publication de littérature extra-plat, mais dont la faute hautement digeste est un moyen de propagande des plus outreées contre tout ce qui est progrès spirituel, émancipation, élévation. Les mensonges les plus flagrants, les affirmations les plus périlleuses concernant la vie sociale aux U.S.A. et tendant à faire apparaître le capitalisme comme le seul système économique possible, après avoir pris comme critère des cas d'exception, abondent dans ce malpropre magazine. Et son succès incontestable témoigne bien de la décadence intellectuelle qui caractérise les peuples d'aujourd'hui.

Les arguments dont se sert l'auteur de cet article peuvent tous être repris les uns après les autres et retournés contre lui, ce qui prouve bien qu'il pêche par ignorance totale des problèmes sociaux, ce dont nous doutons, ou alors qu'il agit uniquement par vénalité, ce qui doit être à peu près certain.

D'abord, il nous raconte des histoires de croquemains au sujet de docteurs marrons ne connaissant rien à l'obstétrique et qui se masquent, agissent dans l'ombre, etc..

Stupide monumentale ! La première sage-femme venue est parfaitement capable de procéder à un avortement ; à plus forte raison un médecin, qu'il soit marron ou non. Personne n'ignore que les chirurgiens et accoucheurs ayant une clientèle riche ne résistent que bien rarement à l'attrait d'honoraires princiers... Puis il s'étend sur les innumérables dangers que représente l'avortement et cite un certain Dr Dickson :

« ...Peu d'opérations représentent autant de difficultés et de risques... » !

Le reste est littéraire, et tout le monde le sait. Il nous reste à faire de la campagne avec une telle force que même le Gouvernement en fait sérieusement ébranlé, et avec lui la remarquable architecture économique et financière de notre célèbre Petsche. C'était le vent de la bâise, qu'une récolte surabondante de pommes de terre avait aisément

**L**'Hiver passé, un vent de panique avait soufflé sur la campagne avec une telle force que même le Gouvernement

en fut sérieusement ébranlé, et avec lui la remarquable architecture économique et financière de notre célèbre Petsche. C'était le vent de la bâise, qu'une récolte surabondante de pommes de terre avait aisément

### Réflexions

### sur un procès

**L** Le Tribunal militaire de Lille vient de condamner à mort huit S.S. sur neuf, pour avoir assassiné 87 personnes du village d'Asq.

Bien que nous n'ayons aucune pitié pour ces individus, il convient tout de même de souligner le fait que le verdict fut prononcé par des juges militaires.

Or, à Asq comme en Indochine, en Indonésie comme en Indonésie, en Indonésie comme à Buchenwald, partout et toujours, sous des uniformes divers, on retrouve la brute militaire. Et lorsque la guerre s'assoupit, le gagnant devient juge et le perdant accusé :

« ...Peu d'opérations représentent autant de difficultés et de risques... » !

Certes, l'armée française, etc... Pourtant, il n'y a qu'à s'inspirer des récentes révélations sur l'Indochine pour imaginer aisément qu'un groupe de soldats français placé dans les mêmes conditions que les S.S. d'Asq, aurait agi exactement de la même façon. Les 400 000 victimes malgaches, les Arabes, les Indochinois, certaines localités d'Asie et de Lorraine sont là pour témoigner de la malhonnêteté de l'armée française. Mais nous n'avons eu le bon goût d'être dans le camp des vainqueurs, tout s'efface et s'oublie. Bourreaux hier, jugé aujourd'hui, en attendant d'être à nouveau bousculé par l'inflammation... »

Sans vouloir insister sur tout ce qu'il y a de tendancieux dans cette affirmation qu'un avortement provoque la stérilité, on se demande comment la vertu de « Digest » a pu laisser passer une phrase pareille. Quoi ! En Amérique, dans ce pays bénit, il y a des couples qui ne gagnent pas assez pour pouvoir élever un enfant ? Bien sûr, il y en a, et des millions, comme ceux qui habitent les « Bidonvilles » du Mississipi.

Et tant qu'il y aura des uniformes, on fait mieux. Heureusement ! Quoi qu'il en soit, poussés dans leurs derniers retranchements, nos gouvernements, et malgré leurs savantes démonstrations et leur armée de statisticiens, sont maintenant obligés de faire quelque chose. Mais quoi ? Personne n'y comprend plus rien. Par exemple, nous relevons dans *Franc-Tireur* du 6-7-8 une véhément protestation contre le maintien des droits de douane, 40 p. 100, concernant l'entrée en France de vins étrangers. Puis quatre jours après, le 10, une protestation non moins véhément parce que Pflimlin décide de supprimer ces droits, d'importer du vin d'Espagne. Une honte, s'écrie *Franc-Tireur*, on gaspille nos devises alors que les chais sont pleins à craquer.

Qui croire, Seigneur ? Qui croire ? Et à quel saint se vouer ? A *Franc-Tireur*, à Pflimlin, aux vitiateurs, à Franco ? Et puis qui porte la responsabilité du désastre ? La sécheresse ? Petsche ? les spécula-

Mais finissons-en avec ce détritus de simili-littérature en relevant qu'il se garde bien de signaler les seuls moyens efficaces (la loi le lui interdit comme à nous-mêmes) mais s'étaie complaisamment sur quelques procédés originaux, pour ne pas dire plus, ou bien jamais utilisés, comme le curétage par exemple, qui ne se pratique qu'après l'avortement — et pas toujours — mais jamais avant. Et signalons encore que pour justifier cet article, le Reader cite, tenez-vous bien, l'U.R.S.S. ! Et dans cette citation, texte de quelque congrès de gynécologues russes, on retrouve à peu de chose près, les mêmes énormités et les mêmes insanités.

De la part du pays des « Mères héroïques », cela n'a rien d'étonnant. L'U.R.S.S., dans ce domaine, comme dans d'autres, rejoint les U.S.A. dans l'odieux.

Dans ce journal, nous avons déjà posé la question : l'avortement est-il un crime ? Les juristes répondent par l'affirmative. Parfait.

Anna Cymbier, pupille de l'Assistance Publique, livrée par cette organisation à un goujat qui la brutalise et veut la violer, se venge des sévices qu'elle a subis en incendiant la ferme du négrier. Cinq ans de réclusion.

Voyons, messieurs les catholiques, voyons messieurs les protestants, voyons messieurs les catholiques, voyons M. Deltell, avouez que la mère d'Anna aurait mieux fait d'avorter plutôt que de commettre le crime d'enfanter !

## LES MYSTERES DE L'ÉCONOMIE

**L**'Hiver passé, un vent de panique avait soufflé sur la campagne avec une telle force que même le Gouvernement

en fut sérieusement ébranlé, et avec lui la remarquable architecture économique et financière de notre célèbre Petsche. C'était le vent de la bâise, qu'une récolte surabondante de pommes de terre avait aisément

provoquée, étant donné la faible capacité d'absorption des économies, dont la production, comme celle du tubercule inconnue, devient également pléthorique.

Devant une telle catastrophe, nos gouvernements prirent les mesures qui s'imposèrent, précédés en cela par malins producteurs, dont les efforts se bornaient à enterrer sur place des récoltes invendables. Ils organisèrent les exportations et affirmeront aux paysans, commerçants, mandataires, intermédiaires, transporteurs et Cie que rien ne serait négligé pour que les cours puissent retrouver une santé gravement compromise.

Et le vin fut soumis à un savant échelonnement, les importations suspendues, les exportations intensifiées et 30.000 tonnes de beurre bloquées.

Et les cours remontèrent, et tout le monde se remit à respirer. Hélas ! le ciel, croyant sans doute bien faire, se mit de la partie et la sécheresse dévaste maintenant champs, vergers, prairies et potagers, ce qui fait sans doute l'affaire de certains, mais sûrement pas la nôtre. Et après la bâise voilà la hausse ! D'une extrémité on saute brusquement à l'autre, et la presse, les syndicats, les ouvriers, bref tous les éternels rouspétateurs de s'en prendre à ce malheureux Gouvernement qui n'y peut rien. Mais quand on est le Gouvernement il faut gouverner. Cela va de soi. Et gouverner signifie surtout et uniquement statistiquer. Hélas ! les statistiques, personne ne l'ignore, sont toujours fausses, et nous n'en voulons pour preuve qu'elles nous aient annoncé dernièrement une hausse sur les prix de gros et le lendemain une baisse sur ceux du détail. Avoûons qu'en fait de science exacte, en d'autres domaines, on fait mieux. Heureusement ! Quoi qu'il en soit, poussés dans leurs derniers retranchements, nos gouvernements, et malgré leurs savantes démonstrations et leur armée de statisticiens, sont maintenant obligés de faire quelque chose. Mais quoi ? Personne n'y comprend plus rien. Par exemple, nous relevons dans *Franc-Tireur* du 6-7-8 une véhément protestation contre le maintien des droits de douane, 40 p. 100, concernant l'entrée en France de vins étrangers. Puis quatre jours après, le 10, une protestation non moins véhément parce que Pflimlin décide de supprimer ces droits, d'importer du vin d'Espagne. Une honte, s'écrie *Franc-Tireur*, on gaspille nos devises alors que les chais sont pleins à craquer.

Qui croire, Seigneur ? Qui croire ? Et à quel saint se vouer ? A *Franc-Tireur*, à Pflimlin, aux vitiateurs, à Franco ? Et puis qui porte la responsabilité du désastre ? La sécheresse ? Petsche ? les spécula-

## Pour le LIBERTAIRE !

Pour payer la forte amende de notre camarade JOYEUX  
Militants, Sympathisants, Lecteurs  
SOUSCRIVEZ !... SOUSCRIVEZ !...

## LES RÉFLEXES DU PASSANT



## Gangsters et "Travailleurs"

capitaux, et aussi, accessoirement, la publicité pour les « tractations ». Eh bien, même en pleine canicule, vous le voyez, au travail ! Quand je pense que Vincent Auriol se prélassait et que je suis là... Décidément, il n'y a plus de justice !

Poursuivant mon enquête, j'arrive chez Queuille et, à brûle-pourpoint, je lui demande :

« Est les vacances payées ? »  
« Mon cher Olive, les députés et les ministres sont les serviteurs de la nation. Ils doivent donner l'exemple du sacrifice ! »

V. Auriol a déclaré :

« Je suis accable de fatigue. Je vais me reposer comme un simple citoyen bénéficiaire des congés légaux. »

On n'aurait tout de même jamais cru que le métier de Président de la IV<sup>e</sup> République soit aussi pénible. Non plus que son titulaire ne soit même pas bénéficiaire des vacances payées ! C'est une injustice érlante et, vraiment, on se demande ce que la C.G.T. attend... Mais ceci est une autre histoire.

Aiguillant mes investigations sur cette nouvelle voie, je me suis rendu auprès de personnalités de la politique et du « monde ».

Dans une misérable chambre meublée d'Aubervilliers, l'AgA Khan m'a reçue. Il était en plein travail. Il mangeait. Devant lui, j'ai pu dénombrer : 3 cigares, 4 pâtes de foie gras, des pieds pannés, 5 fromages de Cantal, 2 têtes de veau, en comptant la sienne.

« Voyez, me dit-il, depuis que les gangsters m'ont dévalisé, je suis obligé de recommencer ma carrière. A mon âge ! Deux cents millions ! C'est quelque chose, quoique l'on en dise. Dans six mois, il me faut aller du côté du Gange pour ma pesée fiscale... Alors, vous comprenez... »

J'ai laissé ce malheur à ses occupations et me suis rendu chez Bébert-la-Terre-de-la-Bastache. Lui aussi était en plein travail. Il garnissait sa mitrailleuse. Tout de suite, j'aborde le fond du débat :

« Est les vacances payées ? »

« Mon cher, c'est une honte. Le Gouvernement se désintéresse de notre sort ! Pourtant, nous assurons la rotation des

OLIVE.

## LES MYSTÈRES DE L'ÉCONOMIE

(Suite de la première page)

teurs ? les commerçants ? On n'en sortira pas. Surtout que ce qui est vrai pour le vin l'est également pour le beurre, le fromage, tous les légumes, les œufs, que sais-je ? On avait pourtant assuré que le point idéal : la stabilité, était trouvé. Oui, mais ce point est minuscule, comme tous les points d'équilibre. Imaginez la pyramide de Chéops à l'envers, sa pointe posée sur un câble. Sa masse, c'est l'économie, le câble le Gouvernement, et le point d'assise la stabilité. Juché au sommet, ou plutôt à la base devenu sommet, on découvre M. Pétache armé d'un balancier. Et vous aurez là

une image des difficultés que nos gouvernements ont à vaincre, et le brio, qui leur est indispensable de posséder pour nous faire croire que ce tour de force est possible !

En attendant, les alliés d'hier sont devenus ennemis : les gros propriétaires, les viticulteurs et les autres, c'est-à-dire tous ceux qui préfèrent vendre les pommes de terre 20 francs le kilo au lieu de 5, et Dieu sait s'ils sont nombreux, ayant déclenché la guerre aux Philippines ! et Cie. Ces derniers ont décidé de ne pas augmenter le bœuf, ou si peu que cela revient au même, d'où levée de fourches. Pourtant, on promet que ces mêmes

fourches vont baisser autoritairement de quelque 5 à 8 p. 100 ainsi que les engrangements, les moteurs, etc., et qu'il convient d'attendre. D'attendre que M. Pinay soit revenu d'Aix où il soigne ses rhumatismes (ainsi que la presse nous l'a appris), les rhumatismes de M. Pinay étant beaucoup plus importants que le décret de baisse — qui, lui aussi, peut attendre, les industriels et commerçants n'étant pas du tout pressés de sacrifier leur avenir.

A 47 ans, à la suite d'une petite altercation, Roussenq, « quittant d'un chaud foyer l'asile intérieur, où ses rêves d'enfant courroux, leur essor », part à l'aventure.

Arrêté bientôt pour vagabondage, il

se vit généreusement octroyer trois mois de prison. En appel, il fut beau

demander à circuler sur la route était un crime et si le fait d'être pauvre, sans souci maîtrise, ne constitue pas, au contraire, un brevet d'honnêteté, rien n'y fit.

L'avocat général Orsat s'acharna sur la gosse, à tel point que celui-ci, exaspéré, sortit un crouton de pain de sa poche et le lui lança à la tête. Le président lui demanda s'il régit son geste ; il le lui redemande instantanément : il l'en supplie même. Roussenq répond toujours négativement. La cour délibère alors sur le siège et Roussenq se voit condamné à cinq ans de prison. C'était le maximum.

Bientôt, les Bat' d'Af' lui tendent les griffes.

« La vie des casernes — écrit-il — est bien la plus abrutissante qui soit : sous la calotte des cieux... Les sols... »

« Sans bruit, je vins au monde au lever du soleil. »

« A 14 ans, écrit-il, j'avais déjà dévoré la vingtaine de volumes in-quarto qui composent l'admirable « Géographie Universelle » d'Ellisée Reclus.

A l'époque, la lecture du « Pére Peinard », des « Temps Nouveaux », du « Libertaire » influença singulièrement ses réflexes intellectuels.

« A 47 ans, à la suite d'une petite

altercation, Roussenq, « quittant d'un

chaud foyer l'asile intérieur, où ses

rêves d'enfant courroux, leur es

essor », part à l'aventure.

Mais tout se passe vingt-cinq ans en

# CULTURE ET RÉVOLUTION

UN PEU D'HISTOIRE

De l'Esplanade des Invalides à la Cour d'Assises

## UN MEETING MOUVEMENTÉ

ES neuf heures du matin chaque clan est fin prêt. Deux questions se posent du côté ouvrier : Y aura-t-il du monde ? Que fera la police ? (1).

Une grosse participation de chômeurs était quasi certaine tout ayant été fait en vue d'une réussite éclatante. Il ne pouvait faire de doute non plus que la police mettrait tout en œuvre et prendrait ses dispositions pour faire respecter l'interdiction décrétée par le gouvernement.

Un petit matin une véritable mobilisation a lieu. Sergents de ville, brigades centrales, gardes républicains se préparent à entrer en action contre la foule. Les points névralgiques sont gardés. Chambre des Députés, Elysée, Hôtel des Invalides.

La cavalerie de l'École militaire est consignée. Les agents « en bourgeois » s'infiltreront, suivant une antique habitude, un peu partout.

Matinée sans histoire ; mais vers midi, par petits groupes, les « sans-ouvrage » se dirigent déjà vers le lieu de rassemblement. Une neige fine est tombée dans la nuit recouvrant Paris d'un blanc manteau ; un vent aigre souffle au visage des chômeurs — pour la plupart peu chaudement vêtus — qui répondent nombreux à l'appel des initiateurs.

A midi et demie, bien avant l'heure fixée la foule devient dense et s'agglutine aux angles des rues et avenues qui aboutissent à l'Esplanade. De sombres pelotons d'agents sont alignés le long

du mur du Palais-Bourbon et devant les grilles des Invalides fermées par précaution. Les curieux stationnent près de circuler tandis que des gosses profitant d'un rayon de soleil qui fait scintiller la neige, entament des batailles de boules.

Une heure : les petites vagues de manifestants ont grossi. C'est à présent

par L. LOUVET

une véritable marée qui déferle vers les points désignés pour la démonstration. Le service d'ordre est submergé, les grilles des Invalides atteintes, les portes obstruées. Dix mille « sans-ouvrage » sont, une heure à l'avance au rendez-vous. Partout des masses compactes d'ouvriers stationnent, malgré le froid vif. Un commissaire les invite inlassablement à se disperser. Sans succès. Les agents alors interviennent et devant la passivité de leurs vis-à-vis des bousculades sans gravité se produisent. Des camelots orient à pleins poumons un journal bonapartiste, dont le directeur est le fameux Paul de Cassagnac, L'Appel au Peuple qui contient un manifeste aux ouvriers sans pain ».

Une heure et demie. L'assistance a doublé, les charges d'agents ont succédé aux bousculades. Elles se multiplient sur l'air et à mesure que l'heure officielle de la manifestation approche. Dès qu'un groupe se forme, la police opère. Si le reforme un peu plus loin, ayant doublé d'un instant à l'autre,

Ceux-ci, hissée sur les épaules d'un assistant, s'adresse à nouveau à son auditoire en ces termes :

Il faut laisser assembler le peuple. Nous verrons si nos ennemis oseront venir le disperser. Nous ne sommes pas de moutons que l'on mène à l'abattoir et si on a le malheur de nous charger, nous saurons répondre à l'attaque qui sera dirigée contre nous.

Durant qu'il improvisait son discours, d'une voiture sérieusement escortée de policiers est descendu M. Carnesca, préfet de police. Il a donné l'ordre de disperser l'attroupement et une nuée d'argousins sortant en trombe du Ministère des Affaires Etrangères courrent vers la foule. Une violente bagarre éclate autour de Louise Michel. Electrisés par l'attitude de cette dernière, les manifestants ne songent plus à se laisser assommer sans riposter. Ouvriers, badouds, journalistes... et agents sont frappés sans ménagement.

Louise Michel proteste. Un policier la prend par le bras et fait mine de l'arrêter. La bagarre redouble. Ses amis l'ayant dégagée lui font escorte et l'entraînent hors de l'Esplanade en poussant des clameurs, réclamant de l'aide au pain durant que des jour-

nous additionnons sans nous confondre.

Si Malraux a aujourd'hui dépassé l'homme à la frange de la communauté pour tenter sans grande réussite de mettre la « Communauté aux pieds de l'homme », l'œuvre reste ! Cette œuvre qui, après avoir charpenté notre pensée, sera lue par les nouvelles générations avec une curiosité de son inspiration, cette pointe de non conformisme qui le faisait rester lui au milieu d'autres, qui nous faisait rester nous au milieu d'une masse où

nos Grand, mince, le visage tourmenté, la mèche rabattue sur un front qui se devinait large, Malraux entouré d'une légende qui le peignait comme le dernier des condotiers appartenait à Bullier, à Japy, dans de vastes meetings où les têtes pressées houlaient au souffle de son inspiration, cette pointe de non conformisme qui le faisait rester lui au milieu d'autres, qui nous faisait rester nous au milieu d'une masse où

l'œuvre entière de Malraux semble destinée par sa robustesse, par son fini, autant que par le thème choisi, à ser-

par JOYEUX

Ouvrier métallurgiste

vir de support aux certitudes de la fraction du prolétariat qui lit, qui pense, qui dépasse le problème social, qui cherche au-delà des problèmes économiques, des formes, des expressions, des certitudes de pensée.

La génération, qui voisinait les 20 ans autour des années 1930, se souvient de l'enthousiasme qui la saisit à la découverte des « Conquérants ».

La révolution russe conservait encore tout son prestige et Garine campait pour la jeune promotion ouvrière, un caractère à la limite des obligations collectives et conservant le relief de l'individualité.

L'œuvre arrivait en son temps. Il faut bien le constater, la littérature révolutionnaire accessible à l'élite pensante du monde ouvrier et susceptible d'exalter le geste, de révéler le mécanisme de la pensée conduisant à l'automatisation de l'action de masse, était singulièrement pauvre.

Jules Villes, ce poète de l'action sociale, n'avait pas fait école et ceux qui, à travers cinquante ans de littérature révolutionnaire, avaient ou affilé le problème social (Jacques London), ou encore lié ce problème à des fins de propagande excluant la liberté d'expression (Henri Barbusse), avaient partiellement échoué. D'autres avaient trébuché sur la couleur, le relief, la faune, l'écriture même et un goût d'insatisfaction collait au palais à la lecture d'un Poulailler d'un Upton Sinclair, etc...

Chez Gorki, la peinture de l'existence, la forme littéraire, le disputaient trop à l'action sociale pour que les véritables richesses de son œuvre soient non pas accessibles mais exaltantes, comme l'image parlante que renvoie un pur miroir, pour une catégorie de travailleurs se croyant de force à soulever le monde et qui cherchait le chantre destiné à frapper son effort d'un coin de génie.

Les « Conquérants » vinrent. On re-lut le « Temps du Mépris », « la Voie Royale ». Puis ce fut la « Condition Humaine » portée au sommet de la littérature de l'époque par l'effort enthousiaste d'un Léon Daudet raciste, sectaire, portant en lui la haine du socialisme, n'ayant retenu du peuple qu'une grossièreté à l'usage de salon, mais subjugué par les beautés de l'ouvrage.

Ce fut de l'enthousiasme, la vérité terrassant l'adversaire et quel adversaire ! A l'usine, devant l'établi, au rythme cadencé de l'outil, l'homme rêva de Canton, l'homme rêva d'héroïsme collectif où il se révélerait tout entier à lui-même, l'homme rêva de la musique prodigieuse de son humble tâche, l'homme rêva de lui, de millions de lui dont l'addition dantesque supporteraient la joie.

Malraux nous révèle tout cela et, pour couronner l'édifice élevé à la gloire de l'homme, celui qui s'était installé, comme le maître à penser d'une jeunesse sortant du désespoir, nous donna l'« Espoir ».

L'« Espoir » dont Auguste Billy, critique au journal l'« Oeuvre » écrivait : « Malraux avec l'Espoir a littéralement gagné la guerre d'Espagne ». L'écrivain dépassait encore ses hé-

trés ; ce jeu de cache-cache dure une demi-heure. Afin de juguler le flot des arrivées, le pont des Invalides est barré, le public fait un détour et passe sur celui de la Concorde resté ouvert à la circulation.

Les manifestants sont calmes. Ils se plaignent du manque de travail et de la cherté des loyers. Se sont mêlées à

nalistes sont arrêtés, ainsi que le comte de Kératry, ex-préfet de police.

Soudain, de l'autre côté de la vaste esplanade où des milliers de « sans ouvrage » sont également massés, un cri retentit : « A l'Elysée ! » Au pas de course des milliers d'hommes s'élancent. Ils dévalent vers le pont des Invalides, rompent sur l'impétueuse ruelle le cordon de police, et toujours courant gagnent la place Beauvau où les boutiquiers effrayés se hâtent de tirer les rideaux de fer ou de placer les volets protecteurs.

La police décontenancée par cette soudaine volte-face, et qui a attendu les ordres tardant à venir, reprend ses esprits et formée en colonne, arrive à son tour au pas de gymnastique, fière et bien décidée à faire payer cher aux protestataires cet exploit sportif.

Durant qu'une partie du contingent policier se porte à l'Elysée, l'autre tente de couper la colonne ouvrière. Un choc se produit. Alternativement, agents et manifestants prennent l'avantage. On se bat furieusement durant qu'un petit groupe de chômeurs s'infiltre rue du Cirque et débouche ensuite faubourg Saint-Honoré.

L'instant est critique. La garde de l'Elysée sort en armes. Cette poignée d'hommes va-t-elle être emportée par la vague de manifestants ? Ceux-ci hésitent, surpris eux-mêmes par leur succès. Il n'en faut pas plus pour que les troupes de l'ordre reprennent l'initiative. Avisant un omnibus, bloqué par la foule, elles s'en servent comme d'une barricade. Il est trop tard pour réagir. Ce fut une occasion manquée ; et le lendemain, la presse entière reconnaissait qu'il s'en était fallu de peu pour que le domicile du premier magistrat de la République fût envahi.

Comme la politique ne perd jamais ses droits — pas plus en 1883 qu'à toute autre époque — les orateurs du Parti ouvrier avaient, à tout hasard, préparé une petite proclamation dont ils donnèrent lecture aux quelque cinq mille ouvriers revenus pour un nouveau meeting, sur l'Esplanade à peu près dégarnie de police, vers quatre heures de l'après-midi. Dans un texte, trop long pour que nous le donnions ici, ils cherchèrent à attribuer le bénéfice moral de la démonstration tout en évitant les désagréments.

Malheureusement pour la réussite de leur manœuvre, tout n'était pas terminé. Des événements imprévus, soudains à l'époque, allaient se produire et retenir, pour l'histoire, le véritable intérêt de cette journée mémorable.

Louis LOUVET

\*  
LA QUINZAINE PROCHAINE  
« Le « sac » des boulangeries. »  
Voir le Libertaire du 22 juillet.

## SACCO et VANZETTI

INGT-DEUX ans déjà depuis le crime de Massachusett ! C'était l'époque des vacances, l'heure favorable au mauvais coup, et les assassins endimanchés de robe de justice qui le complotaient depuis sept ans allaient pouvoir le commettre, mettant à profit le moment où la conscience mondiale n'était plus en éveil.

Malraux avait-il le droit de renier Malraux ?

Lorsque l'écrivain connaît le gros drame, et malgré le « Goncourt » et « Daudet », l'œuvre fut portée au succès par le prolétariat pensant.

Malgré cela, une question mérite d'être posée.

Malraux avait-il le droit de renier Malraux ?

La genèse de l'affaire, vous la connaissez pour la plupart, banale comme l'erreur judiciaire de tous les siècles et de toutes les magistratures, partielle, entêtée, préférant aller jusqu'au bout du crime plutôt que d'admettre ses torts, que de s'incliner devant la vérité, que de déchirer de ses prétentions d'infalibilité.

Un assassinat est commis, deux anarchos-syndicalistes, actifs et généraux, sont préjugés coupables et gérants.

Témoinages, alibis, tout dément l'accusation, les accusateurs eux-mêmes se contredisent, et se coupent ; la justice ne désarme pas, quitte à réclamer les témoins favorables, quitte à exécuter aux côtés des innocents le véritable coupable, dont la découverte aurait dû suffire dans toutes les justices du monde — fussent-elles les plus primaires — à libérer les deux prévenus.

La conscience de la mort de deux hommes grandis jusqu'au symbole.

Et lorsque, quelques semaines plus tard, l'odisseuse « American Legion » qui avait réclamé l'accomplissement du crime entraînait comme un défilé spectaculaire, notre camarade Sacco et Vanzetti poussait le cri. « Vive Sacco et Vanzetti ».

Après vingt-deux années, ce cri résonne encore, il résonne dans la conscience de tout être libre, il résonne dans la malédiction qui unit les deux noms exécrés du juge Thayer et du président Fuller, il résonne dans notre foi du grand changement social qui brisera l'appareil coercitif des états, il résonne pour nous enseigner à ne jamais désespérer, à ne jamais abandonner la lutte alors que Sacco et Vanzetti surent la mener jusqu'à la mort.

M. LAISANT.

3<sup>e</sup> LOT

ERNESTAN : Tu es anarchiste .....

20 Fr.

C. BERNER : Guerre des classes en Espagne .....

25 Fr.

IGNOTUS : Asturias 1934 .....

12 Fr.

Gaston LEVAL : L'indispensable révolution .....

160 Fr.

E. La Boétie : Discours de la servitude volontaire .....

300 Fr.

F. PLANCHE : Louise Michel .....

150 Fr.

667 Fr.

PRIX DE VENTE .....

1.365 Fr.

EXCEPTIONNELLEMENT : 500 francs - Franco 595 francs

## PRAGUE ou l'Eglise "martyre"

LISEZ les journaux catholiques de

France et comparez leurs articles.

Vous conclurez ensuite que le clergé

tchécoslovaque est bien malheureux.

La persécution tant recherchée par l'Eglise

de Rome ne lui est pas encore accordée —

malgré ses vœux les plus ardents —

souffrir est un mérite qui rachète les

âmes ! — et malgré ses manœuvres les

plus jésuitiques pour exciter à la répresa-

tion de telles personnes.

Alors Pie XI intervient, et fonde l'Ac-

tion Catholique, qu'il définit : Participation

du clerc à l'apostolat hiérarchique de

l'Eglise. L'Action Catholique est obligatoire. C'est le service commandé des soldats du Christ. Ce n'est pas une nou-

auté : elle existe depuis le début du

christianisme. Les laïques sont les auxi-

liaires autorisés, officiels, irréfutables.

Leur premier objectif : la perfection

chrétienne. La première base : la sainti-

té de chacun.

Et le concile de Trente d'avertit :

par R.-P. FROMENT

Une communauté est chancelante, si les

qualités qui doivent être dans les mem-

bre sont pas dans les chefs.

Merci au Concile de Trente de nous

